Le Naturien : revendiquant
l'indépendance absolue par le
retour à la Nature (et non à
l'état primitif) : paraît tous les
[...]

| . Le Naturien : revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature (et non à l'état primitif) : paraît tous les mois. 1898-05.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Naturien

Le Naturel est l'effet vital fécondant l'Univers.
L'Artificiel est le chancre qui ronge l'homme,
pestifère l'air, et dévaste la Terre.

Revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature
(et non à l'état primitif).

ADRESSER TOUTES COMMUNICATIONS
à l'Administration du NATURIEN, 14, rue des Ecouffes, PARIS

ABONNEMENTS :

FRANCE.	Trois mois.	01.75
	Six mois.	1 50
	Un an.	2 50
EXTÉRIEUR.	Trois mois.	1 »
	Six mois.	2 »
	Un an.	3 »

AUX CIVILISÉS

LIBERTAIRES OU AUTORITAIRES

A Ludovic Malquin.

Un de nos confrères écrivait il y a trois ans : On a beaucoup parlé des Naturiens ces jours-ci, et... on a dit beaucoup de bêtises.

Et il faut malheureusement constater que nos contemporains sont civilisés à tel point, que lorsqu'ils abordent la question Nature, ils ne peuvent en parler que d'une façon vague et qu'ils sont conséquemment enclins à toutes les erreurs.

Mais ce qui serait admissible de la part des civilisés autoritaires, conscients de la nécessité de l'esclavage et de la contrainte pour l'exécution de tout l'Artificiel établi sous le nom de « Progrès », devient incompréhensible, chez ceux qui se proclament libertaires, et qui doivent, pour la valeur de ce titre, abandonner et combattre les préjugés, les mensonges et les supercheries qui étayaient la Civilisation. Que les oppresseurs de tous régimes, dominateurs par la force ou exploités de la crédulité, opposent à la revendication de primordiale Liberté formulée aujourd'hui de toutes parts, des représentations aussi fantaisistes qu'intéressées et dont les plus usitées sont de ce genre : retour à la bestialité, à l'ignorance, à la férocité, à l'anthropophagie, cela est sinon de la conviction, du moins de bonne guerre et de toute nécessité pour les soutiens de l'obscurantisme ; mais que des champions de l'indépendance, du droit de vivre, que des « libertaires » avides de clarté et s'appuyant sur les constatations de la Science, s'emploient en dépit de la même Science à perpétuer de tels errements, voilà qui n'est pas sans déconcerter.

Est-il possible d'admettre que la « Terre à l'Etat Naturel » ne soit qu'un lieu aride, puisque les savants ont dressé le tableau de la géologie, de la composition des terrains, de la production végétale et animale des différentes contrées du globe, et qu'ils ont conclu à la richesse et à l'abondance dans les pays habités ?

Est-il possible de reconnaître comme fatalité naturelle : la maladie, l'infirmité, le vice de conformation, puisque les hygiénistes ont indiqué l'origine du mal et qu'ils l'imputent à l'abandon des conditions naturelles ?

Est-il davantage possible de déclarer

l'homme : féroce et vicieux par nature, tandis que philosophes et psychologues sont d'avis que l'effet est la résultante de la cause ? Or, la férocité et le vice étant des effets déterminés par des causes, que les civilisés veuillent bien rechercher celles-ci.

Et puisqu'ils se targuent d'avoir pénétré l'inconnu de la Nature, d'avoir remonté l'histoire du passé, d'avoir reconnu les phases de la formation de la Terre ; puisque l'anthropologie leur montre la constitution physique de l'homme et la psycho-physiologie leur en dévoile la complexion, qu'il en soit donc fini avec la version biblique de la misère et de la férocité qui peut servir à souhait la fourberie d'êtres autoritaires, mais qui, adoptée par des libertaires, entache irrévocablement ceux-ci d'ignorance et de pitoyable ingénuité.

C'est qu'aussi la réprobation lancée aux libertaires par les partisans de l'oppression qui leur reprochaient de vouloir détruire un ordre parfait pour ramener l'Humanité à l'état sauvage, ne manqua point son effet. Ah ! vous parliez de supprimer : lois, religions, morale et capital ! Les îles Sandwich alors ?

Mais parfaitement ! Les îles Sandwich avant le contact avec les Civilisés, l'Etat Naturel où tout être a la satisfaction gratuite de ses besoins d'alimentation et d'abri. Il était si simple de riposter à l'accusation de sauvagerie par cette vérité inattaquable : A l'état sauvage, nul ne meurt de faim.

Eh bien ! c'est ce que les Naturiens ont entrepris de démontrer, et ils le démontrent, avec les déclarations des savants civilisés, même les officiels. Ils démontrent, en s'appuyant sur toutes les sciences, que l'Etat Naturel de la Terre assure à l'homme : la force et la beauté physique avec la santé, la concordie et l'esprit de sociabilité avec l'indépendance réciproque.

Et pourtant les Naturiens reconnaissent que la Terre a eu des phases de formation et que l'Humanité partie de l'état embryonnaire comme tout ce qui existe a dû subir des transformations successives ; c'est pourquoi les inculper de désirer l'état primitif est absolument s'égarer sur le but qu'ils poursuivent. Ils savent très bien que le passé, c'est le temps vécu, et que penser à recommencer le passé serait la négation de la loi du mouvement. Aussi n'est-ce pas l'état primitif de l'homme qu'ils revendiquent, mais bien la reconstitution de « l'Etat Naturel de la Terre », de la Terre dévastée et ravagée par les travaux de l'homme

exécutés non dans un but d'intérêt général, mais pour la satisfaction d'intérêts particuliers : travaux de déboisement, d'endigement, de percement, amenant les perturbations atmosphériques et aquatiques ; travaux de culture de plantes étrangères et d'élevage artificiel d'animaux déterminant l'appauvrissement et la maladie. Ce que réclament les Naturiens, ce sont les conditions naturelles de la Terre, conditions qui assuraient l'abri des êtres et des choses contre les éléments, qui donnaient la nourriture à tous par la production indigène, abondante et variée en chaque région, lesquelles conditions ont été détruites ou tout au moins fortement endommagées au nom d'un « Progrès » purement nominatif, et sous prétexte de Civilisation.

Ce que veulent les Naturiens, c'est la revision de la question humaine présentée sous la forme la plus fautive et celle de la description de la Terre où l'erreur s'appuie sur la mauvaise foi pour tracer un tableau effroyable des calamités qui actuellement la désolent et qui sont attribuées à la Nature, tandis que la présomption humaine en est seule coupable.

Il est vraiment plaisant en effet, d'entendre les hommes se déclarer eux-mêmes : produits de la Nature, et cependant traiter celle-ci, qui est l'ensemble des forces créatrices, de Puissance aveugle et brutale ayant néanmoins pris le soin de douer les hommes d'assez d'intelligence pour la réformer ; comme incohérence on ne peut guère aller plus loin, et c'est encore là un des remarquables résultats de la Civilisation.

E. GRAVELLE.

MÉLANGES

Pensées, réflexions et maximes philosophiques et sociologiques

Dans la civilisation parfaite, la philosophie et la science vaincront peut-être la souffrance, mais la douleur restera éternelle.

La robustesse prédispose à la longévité, et non la stature.

La hâveté du développement intellectuel et physique présage de la brièveté des facultés et de la vie.

Tout croît lentement et sans arrêt à l'état naturel, et la tardiveté, à l'inverse de la précocité, est généralement une preuve de durée.

Il appartient en propre à tout bon vouloir et à tout âge d'asservir ses passions mauvaises. Jamais il n'est trop tard pour corriger ses défauts ou se libérer des vices les mieux enracinés, car, fort heureusement, l'époque précise de notre mort nous est toujours inconnue.

A l'égalité dans la mort, il faut s'évertuer à adjoindre l'égalité dans la vie. La première est l'œuvre volontaire de « l'Immuable », l'autre dépend de la volonté humaine.

En tout, beaucoup c'est beaucoup ; en certaines choses c'est suffisant, en d'autres c'est trop. Mais en liberté comme en santé, beaucoup ce n'est pas assez : il faut tout.

L'ignorance seule asservit perpétuellement la race humaine au joug tyrannique du mal.

Une nation en royaume, empire ou république, s'incline toujours devant une volonté pas entièrement sienne il est vrai, mais agissant avec toute sa complicité : la volonté de son gouvernement. Elle en souffre consciemment s'il est autocratique et inconsciemment s'il est démocratique. Dans le premier cas elle finit par se révolter, dans le second elle attend patiemment un soulagement aléatoire en dehors d'elle-même, et cette ignorance de l'origine de sa situation est cause de son irréductible passivité, car, en effet, le gouvernement est un maître anonyme en république ; il est perfide et par ce fait il est extrêmement dangereux.

Le Devoir agit en toute liberté, ne se souciant ni des usages ni des lois ; il a un guide : la conscience, et un but : l'harmonie.

Comme étude, le Devoir est la recherche constante de la Vérité ; comme acte, il est la mise en pratique de la morale, c'est-à-dire, pour soi : une vie naturelle, pour autrui : le respect de sa liberté.

L'hypocrisie rampe sans bruit ; c'est l'ophidien venimeux ayant la peau meurtrière du hérisson, et l'éclat des perles grises. Armée pour la défense et l'attaque, sachant plaire et se dissimuler, elle est redoutable à l'excès, et on la trouve dans les lieux fréquentés.

A toutes époques de paix ou de troubles, elle fut commune dans les « Jardins du Peuple » comme dans les « Serres du Palais ».

SPIRUS-GAY.

MALSAINES CIVILISATION

ET BIENFAISANTE NATURE

Lorsque l'inévitable révolte des gueux contre les gouvernants, des exploités contre les exploités, des victimes contre les bourreaux, aura balayé les microbes qui engendrent les plaies sociales ; lorsque les Parias de l'infâme Veau d'Or auront détruit pour toujours cette dernière idole qui soutient toutes les autres, il s'agira de choisir entre une Civilisation factice et malsaine et la Nature inépuisablement belle et bienfaisante.

JoA. 1415

D'ores et déjà nous pouvons apprécier les sinistres ravages de l'une et la fécondité merveilleuse de l'autre.

Cette appréciation faite, il ne nous reste plus qu'à choisir celle des deux qui nous paraît la plus apte à réaliser le Bonheur Universel.

Sans aucune hésitation je préfère l'universelle mère Nature. Nombreux sont ceux qui, d'instinct, pensent ainsi. Les faits abondent pour prouver la supériorité de cette dernière sur l'innommable putréfaction qu'est la seconde.

Généreusement d'ailleurs, la Nature ne régénère-t-elle pas les victimes de la Civilisation?

Le lait fertilisant ne vient-il pas au secours de la stérilité produite par l'industrialisme effréné?

Les bains de mer, les sources minérales, les sites pittoresques ne réparent-ils pas les forces naturelles usées par l'anémiant atmosphère des agglomérations?

Il suffit de voir les faits, d'analyser les causes de la perturbation sociale d'une manière impartiale, pour admettre, comprendre et approuver l'idée naturienne qui deviendra pratique et réalisable par le libre jeu et le libre choix des volontés retrempées dans l'anarchique liberté, à l'avenir.

E. J. VILLEMEJANE.

CIVILISATION

Qu'est-ce que la Civilisation ?

Quand on consulte un dictionnaire ou que l'on scrute sans parti pris ce que renferme ce mot, on s'aperçoit bien vite qu'il n'est qu'un terme pour désigner un ensemble de faits accomplis se rattachant plus ou moins directement aux conditions de vie de certains groupes humains.

Les grands classiques nous apprennent en effet qu'il y a eu plusieurs Civilisations, et tout porte à croire, étant donnée la lenteur de l'évolution humaine, qu'il y en aura encore bien d'autres ; les civilisations n'étant que les stades plus ou moins longs des étapes de l'Humanité.

Les premières en date sont celles qui ont pu grouper un certain nombre d'êtres détachés de la tribu primitive et les diriger vers ce qui prédomine sur toutes : la domination.

Ce n'est que par force prise dans le nombre seulement, que se sont instaurées les Civilisations primitives, comme les suivantes du reste ; il suffit de les suivre dans leur période de gestation pour s'en apercevoir.

Contrairement à l'idée admise, bien superficiellement il est vrai, il ne faut pas voir dans le mot : Civilisation, la synthèse harmonieuse d'une époque, la cristallisation la plus parfaite des meilleurs sentiments, un acheminement vers un meilleur avenir ; il ne faut y voir que ce qu'il en est réellement, c'est-à-dire, les manifestations de groupes épars avides de dominer ceux qu'ils avaient à craindre. Rien de naturel, rien de beau (et rien n'est beau que le naturel), n'étant au fond du creuset des Civilisations.

Civilisation ! Grand mot, mais qui n'est qu'un mot dépourvu de signification quant aux espérances du mieux être qu'il évoque, et que l'on veut à tout prix lui attribuer.

L'on s'efforce toujours, et pour cause, de faire confondre ce terme avec celui d'amélioration ; il y a là une immense erreur qui en enfante bien d'autres, et contre lesquelles il faut s'empressement de réagir.

Dans l'idéal réalisable que nous ne tenons d'aucune théologie, d'aucune école, et ne rêvant que d'une humanité heureuse, efforçons-nous de montrer qu'il n'est qu'une chose vraie, grande et dans laquelle les plus assoiffés de vérité pourront trouver le bonheur, celui d'autrui et le leur, que de vivre en communion parfaite avec la Nature sans nous occuper des modifications et des habitudes qu'ont créées les Civilisations.

N'attachons plus désormais de valeur aux mots, ne considérons que les faits ; voyons-les tels qu'ils sont, suivons l'Humanité dans sa marche et voyons si, de bonne foi, on peut affirmer que Civilisation signifie : bonheur.

Le fait de se vêtir de certaine façon, d'habiter des constructions faites sur certains plans, d'employer sa force intellectuelle ou physique à telle ou telle action, de vivre enfermé dans certaines formules, qu'importe pourvu qu'elles soient codi-

fiées, d'accepter même ce qui heurte le plus violemment le moi dans ses manifestations naturelles, tout cela constitue une Civilisation. Que l'on y ajoute l'acceptation de toutes les turpitudes, des aberrations les plus révoltantes dans les rapports entre les humains y compris l'admission du troisième sexe si cher aux Civilisations raffinées. La guerre même, l'assassinat suivant certains modes constituent des actes de haute Civilisation ; et je constate que toutes, qu'elles soient religieuses ou athées, les Civilisations n'apparaissent au travers des brumes de l'Histoire que dans un large sillon de sang ; grecques ou romaines, asiatiques ou européennes, c'est dans le sang et sur des ruines qu'elles se sont édifiées.

On objectera *urbi et orbi* que sans la codification des habitudes et des mœurs, nous existions dans un état chaotique, sauvage, tel que nous est représenté celui dans lequel vivent encore les quelques races toujours à l'état absolument libre ; quoique rien ne prouve qu'elles ne soient heureuses, ce qui est tout dans la vie. Mais il y a une objection à faire au sujet des races sauvages et elle est assurément fondée : c'est que ces races doivent être les derniers produits de l'évolution naturelle et qu'elles se rapprochent plutôt de l'anthropoïde notre ancêtre, que de nous qui avons cinquante siècles de vie sociale. De ce qu'était l'Humanité à l'aurore de sa vie, il n'y a pas à en déduire que si une quelconque Civilisation n'était survenue, elle serait demeurée indéfiniment stationnaire, figée pour toujours dans son enveloppe enfantine. Les lois d'évolution auraient forcément suivi leur cours de concert avec la Nature, sans que des hécatombes en eussent marqué les étapes.

Les Arts, ces mirifiques productions du cerveau, ne pliant sous aucune contrainte, nous auraient certainement amenés à des conceptions de plus en plus grandes, dotant chaque époque d'un progrès nouveau.

Nous voyons par l'ingéniosité de nos ancêtres, par les arts disparus du fait des Civilisations, que l'être humain a été dévié de la vie généreuse et belle dès le jour où il a été policé et codifié.

Allez donc rechercher chez le civilisé actuel la puissance visuelle et la délicatesse de sens que possédaient nos aïeux et qui étaient les indices de facultés leur facilitant la plus haute compréhension et la plus merveilleuse pratique de l'Art.

Codifier, policer, tel est le but des Civilisations. Mais en arguant de quel mobile ? La conquête d'une somme de bonheur fixée pour la masse ! Non, c'est le contraire, puisque c'est pour la masse l'obligation de sacrifier sa part de joies au profit de quelques-uns. Est-il réellement profitable de réglementer la Nature ? Lui commandet-on à elle ? Est-il une civilisation assez puissante pour créer quoi que ce soit, faire germer la plante ou arrêter la pensée dans le cerveau ? La Civilisation peut-elle régler les tendances physiologiques d'un être ?

Nous pouvons répondre hardiment : non, à toutes ces interrogations.

Il n'y a à voir au fond de tout cela, je le redis à nouveau, que la domination plus ou moins stupide quand elle n'est pas féroce et lâche, ainsi que l'outrecuidante prétention de commander à la Nature. Et la Nature ne peut être commandée par personne, ni par des conquérants, ni par des légistes pas même par des savants qui ne font, ne l'oublions pas, qu'enregistrer ses manifestations ; l'étudier et la comprendre, à ces deux termes doit se borner tout l'effort humain.

La Civilisation crie à des milliers d'humains : — Vos membres sont usés sous l'effort d'un travail incessant. Vous êtes vaincus par l'âge, vous ne pouvez plus produire, mais vous avez encore un peu de force, une dernière lueur d'activité ; il me la faut ou disparaîsez. — « Il n'y a pas de place pour vous au banquet de la vie. » (Malthus.)

L'enfant bégaye encore, il n'a qu'à peine effleuré ce que peut être la vie, il a juste trempé ses lèvres rosées à la coupe des joies, la Civilisation lui crie qu'il a assez bu, assez vu ; elle le prend et ne le rend qu'exténué, usé, effrayé de vivre.

La femme, cet être chanté, poétisé par toutes les Civilisations, pour écrire sans doute, n'est qu'un jouet, un objet de luxe ou de lucre ; la maternité lui est interdite hors certains cas ; il ne lui est plus permis de vivre sa vie sans subir la rigueur des lois, lesquelles, sans égards pour sa faiblesse, la brisent sans pitié.

Non, ce n'est pas dans les civilisations que l'homme trouvera le bonheur, il n'est pas là, il est partout autour de lui ; il n'a qu'à se dépouiller de ce long passé d'erreurs et ne compter qu'avec la Nature, seule maîtresse ici-bas de tout ce qui a vie.

MAURICE DÉVIGNE.

LE LIVRE D'OR DE LA CIVILISATION

« On a tout lieu de croire en effet que les premiers enfants de la Nature durent être l'objet de sa complaisance. Ce n'est pas dans les glaces du Nord ni sur les sables brûlants de la Lybie qu'elle leur choisit un berceau. Le sol qui les vit naître dut fournir abondamment et sans travail à leurs besoins, et sans doute ils ne furent pas destinés à l'arroser de leurs sueurs. »
(Voyage aux Indes et en Chine, livre I, page 2.)

En faisant ici le tableau des calamités que les principes de Civilisation ont déchaînées sur l'humanité et les désastres qui en sont résultés, il me paraît intéressant de faire remarquer que ce sont les gouvernants et leurs savants salariés qui ont à dessein répandu la conviction que les Civilisations égyptiennes, hindoues, grecques et romaines ouvrirent pour l'homme une ère de félicité.

Leur plus précieux souci est de représenter l'existence de l'homme en la condition purement naturelle, comme misérable et tourmentée, et de le montrer enclin aux penchants les plus féroces. En le représentant transformé par le « Progrès » ils le montrent jouissant d'un bien-être général, mais ils s'abstiennent bien de signaler la misère et son cortège de vices et de maladies déterminées par le même « Progrès ».

Les premières traces de civilisation apparaissent à des époques qu'il est peu facile de préciser ; les plus anciennes nous signalent une monarchie chinoise datant de 21,130 ans avant notre ère. On donne même le nom de son fondateur, Fou-Hi. Mais les ténèbres déjà si épaisses de l'Histoire des Civilisations qualifiées antiques, qui datent de 3 à 6.000 ans, deviennent impénétrables au delà ; c'est pourquoi il est inutile d'en tenter l'étude.

Il sera plus profitable d'examiner les faits de civilisations plus rapprochées qui nous ont laissé des vestiges d'édifices attestant le degré de « Progrès » de l'humanité à ces époques ; époques qui nous montrent également le degré de corruption atteint, ce qui établit bien qu'il faut faire une distinction précise entre nos prédécesseurs. Il serait peu exact de déclarer que les vices physiques et moraux se rencontraient chez nos devanciers aussi bien que chez nous, parce qu'on les constate chez les peuples de l'antiquité, il ne faut point oublier que ces peuples vivaient à l'état civilisé, ce qui explique leur dépravation, tandis que les races qui existaient à l'état naturel à ces mêmes époques en étaient exemptes.

Les conditions établies par le système civilisé sont identiques pour toutes les civilisations, les intérêts étant les mêmes issus de la même base, l'Artificiel ; et c'est ainsi qu'en tous lieux et à toutes époques, ils se sont créés et soutenus par l'arbitraire, la ruse, la fourberie, la cruauté, le crime, écrasant les spoliés sous le fardeau d'une existence de labeur et de misère que seule termine la mort par l'épidémie ou la guerre exterminatrice.

(A suivre.)

HONORÉ BIGOT.

Devanciers et Contemporains

« O toi que de vains motifs arrêtent à la ville, renonce pour jamais aux brillantes et sombres prisons où tu t'enfermes indignement ; abandonne les projets que l'ambition ou la cupidité t'a fait concevoir ; ce sont des chaînes qui

« te lient à son char, lequel t'écrasera. « Reviens à la Nature, regarde la simplicité, l'innocence que tu as perdues, elles seules sont le bonheur suprême. »

GASPAR WILLAM.

« Votre Société, pourrie par les agioteurs de toutes sortes, gangrenée par le vice, abruti par l'intempérance, démoralisée par les vices même de ceux qui gouvernent, ne trouvera de salut que dans un prompt retour à l'honnêteté et à la vertu. »

LÉON DELBOS.

« Que l'on nous permette ici une simple digression. Ne trouvez-vous pas plaisants ces profonds philosophes qui s'en vont disant que la Nature nous est hostile, qui ne parlent que de dompter et de dominer la Nature et de lui arracher ses secrets ? Alors c'est malgré la Nature que le blé pousse ! C'est malgré elle que naît, croît, se développe la flore et la faune si variées, et sans laquelle nous ne pourrions exister ! C'est malgré elle que la Nature nous donne les animaux domestiques, les fleurs, les fruits, et tous les produits qui nous sont si utiles et si agréables ! Non, nous n'arrachons pas de secrets à la Nature, car elle est un livre grand ouvert, il n'y a qu'à se donner la peine d'y lire. »

WILLAEY.

« Au printemps, quand un médecin a exercé la médecine dans un pays vignoble, il peut dire d'avance que par tel vent, tous les vigneronniers qui travaillent sur un coteau exposé à ce vent, auront des affections des voies respiratoires ou des douleurs musculaires, sur tout un rhumatisme des carrés des lombes. »

D^r BERGERET, de Saint-Léger.

« La Santé est un bien dont on jouit sans l'apprécier, et dont on ne connaît le prix que lorsqu'on l'a perdu. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

« La religion se mêle de tout ; elle saisit l'homme au moment où il sort du sein de sa mère, elle préside à son éducation, elle met son sceau aux engagements les plus importants qu'il puisse contracter, elle entoure le lit du mourant, elle le conduit dans le tombeau et le suit encore au delà du trépas par l'illusion de l'espérance et de la crainte.... « Quelle absurdité ! »

CHARLES-FRANÇOIS DUPUIS.

« La Nature et l'hygiène ordonnent aux femmes, sous peine de malaise ou de mort, de rester ce que cette Nature les a faites, et chercher à se réduire à l'état de squelette, lorsque l'on a quelques dispositions à engraisser, est un véritable suicide dont l'effet est aussi certain, sinon aussi prompt, que si l'on se tirait un coup de revolver au cœur. »

CATHERINE PARR.

« Celui qui est blessé, tombe du côté qu'il a reçu la blessure, et le sang qui jaillit d'une plaie s'élançait vers l'instrument qui l'a faite, et jusque sur notre ennemi s'il est près de nous. Ainsi lorsqu'un jeune homme est frappé des traits qui s'échappent contre lui, de toutes les parties du corps d'une jeune femme, ou lorsqu'une jeune femme est embrasée par répercussion des feux qu'elle a allumés dans le cœur d'un jeune homme, l'un et l'autre se précipitent au-devant du coup dont ils sont atteints ; mais ce n'est

« pas pour s'en venger, c'est pour enfoncer de plus en plus dans leur cœur, un trait si délicieux. L'un et l'autre brûlent de s'unir intimement à ce qu'ils aiment, et d'éteindre dans les douceurs ravissantes de la volupté le feu qui les dévore.

« Voilà les coups de VÉNUS! Voilà l'amour! Voilà cette vive ardeur, à laquelle succède souvent un froid mortel! Car si la personne que vous aimez est absente, la crainte de ne la voir plus, ou la crainte qu'elle ne soit infidèle, vous anéantit. Son image est sans cesse devant vos yeux, son nom retentit sans cesse à vos oreilles. Voulez-vous arrêter vos malheurs dans leur source, fuyez cette image, oubliez ce nom, et tout ce qui peut entretenir votre amour. Multipliez vos plaisirs en les partageant. Les tributs de l'amour sont volontaires; ils n'appartiennent de droit à personne; répandez les vôtres comme des bienfaits sur toutes les femmes qui vous plaisent, et cependant recevez aussi, comme un grand bienfait, la faveur qu'elles vous accorderont de recevoir vos hommages; mais ne vous croyez pas obligé de les garder tous pour un objet trop chéri. L'amour trop confiant pour une personne éloignée, est un ulcère qui s'aigrit, qui s'enflamme, qui, si on ne le détourne avant qu'il soit formé, gangrène le cœur. Les angoisses que vous causerait l'amour constant, prévenez-les et par les plaisirs de l'amour volage, et par les méditations philosophiques. Il faut de la santé, de la vigueur pour jouir de la volupté, et l'amour trop tendre vous affaiblit, vous énerve, vous fait lan-

LUCRÈCE.

Vivons Naturellement

On peut affirmer que l'homme n'a qu'un but dans la vie, vers lequel tendent tous ses efforts : jouir.

Il n'agit que déterminé par une sensation, et toutes ses sensations le poussent à chercher le plaisir et à s'écarter de la douleur.

Sur tous les points, il doit obéir à la nature, car celle-ci ne l'incite qu'au bonheur.

S'il en est ainsi, pourquoi subit-il le joug moral aussi bien que physique ? Pourquoi ne pas chercher à le secouer, à vivre selon la nature ?

La civilisation l'a abruti. Toutes les lois, toutes les morales contrarient les intérêts naturels de l'homme, et il ne fait qu'augmenter son mal par des remèdes puérils, par des remaniements de ces mêmes lois.

L'être humain a des besoins : il veut les satisfaire, mais en observant des règles qui représentent la contradiction de ses besoins.

Même les plus essentiels : les fonctions de nutrition et de reproduction, ne peuvent s'accomplir à l'aise. Et pourtant, l'homme désire chaque jour : manger, boire, dormir, aimer. Il ne peut exprimer ce qu'il sent dans notre monde à rebours ; il doit réfréner ses désirs, refouler ses aspirations, supprimer son droit le plus légitime : vivre!

Et puisqu'il est né, il a pourtant droit à la vie!

Chaque animal (au sens ordinaire du mot) trouve à s'abriter, à se nourrir, et pratique l'amour en liberté.

Il n'y a que nous autres, animaux perfectionnés, pour avoir eu l'idée de se créer personnellement des entraves. Nous recherchons la souffrance, pour ne pas agir en « bêtes ».

La vertu, disent les pontifes de l'ordre social, consiste dans la privation.

Eh ! que nous importe cette sage morale destructive de nos intérêts immédiats. Agissons, toujours et partout, selon nos impulsions, pour notre bonheur ainsi que celui d'autrui. Débarrassons-nous des préjugés et

vivons tout de suite. Cela ne vaut-il pas mieux que mourir de faim à la recherche de l'or de tous les Klondyke ?

N'éprouve-t-on pas une certaine joie morale, quoique relative, à se sentir dégagé de l'oppression intellectuelle dans notre société perverse ?

Pour et par la nature, vivons ! Et préparons la voie libertaire.

Puisque la civilisation est en opposition avec le bonheur, celui-ci ne peut exister que dans l'état naturel.

LÉON SAUNIER.

CLARTÉ ET CHALEUR

La plus éclatante, la plus radieuse lumière artificielle : électricité ou acétylène, ne vaut pas la lumière naturelle, le Jour !

La meilleure chaleur produite par un très bon chauffage perfectionné merveilleusement ne vaut pas la chaleur naturelle, le Soleil !

(Apologie de la Nature.)

HENRY ZISLY.

AVEUX SCIENTIFIQUES

« Nous désirons faire remarquer ici, la part prise par les vers de terre à la formation permanente de la couche de terre végétale qui recouvre le terrain agricole dans toute contrée tant soit peu humide. Cette couche superficielle de terre meuble remonte sans doute dans son ensemble à la plus haute antiquité, mais, pour ce qui est de sa permanence, ses particules constituantes sont, dans la plupart des cas, renouvelées d'une façon assez rapide, et remplacées par d'autres dues à la désagrégation des roches sous-jacentes ou situées à un niveau supérieur.

« Les Lombrics jouent dans la formation de la terre végétale un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit communément. Dans presque tous les pays modérément humides, ils sont extraordinairement très nombreux et ils possèdent pour leur taille une grande force musculaire.

« Leur œuvre capitale est de préparer d'une façon excellente la terre végétale pour la croissance des plantes agricoles. « Ils en augmentent lentement l'épaisseur aux dépens du sous-sol; ils font pénétrer l'air et l'eau dans toutes ses parties; ils la tamisent de manière à ramener continuellement à sa surface en les saturant de débris organiques, les particules terreuses les plus fines, les plus riches. Dans l'espace de quelques années, on peut dire que toute terre végétale de couleur foncée, remuée, aérée, a dû être traversée par le corps des vers. Par suite de cette lente mais continuelle circulation, les particules terreuses se trouvent sou-

« mises à une désagrégation et une décomposition éminemment favorables à la nourriture des plantes. Les os des animaux morts, les coquilles des mollusques terrestres, les restes des insectes, les rameaux, les feuilles sont, en peu d'années, enterrés sous les déjections accumulées des vers et mis ainsi dans un état plus ou moins avancé de

« décomposition, à la portée des racines des plantes. Les galeries des vers, en faisant pénétrer profondément l'air et l'eau dans le terrain, facilitent aussi beaucoup la descente des racines qui sont à la recherche de l'humus dont sont revêtues ces galeries. »

(Extrait de l'Annuaire agricole de Javel, 1886, pages 97 et 98.)

C. BOUSCASSE,

Professeur d'agriculture à l'École nationale de Grand-Jouan.

Allons, vite, vite, les fanatiques scientifiques, vite à l'œuvre pour détruire les laboureurs naturels de la Terre, en chauffant le dessous de la couche terrestre par des conduits électriques, et remplacer les Lombrics par des vers artificiels en forme de taraud-machine qui se terreraient et reposeraient l'hiver pour reprendre au printemps le même travail et la même besogne que les Lombrics qu'ils remplaceraient. Vite, vite, le temps presse, le Progrès et la Science réclament ce nouveau miracle, l'Humanité ne saurait s'en passer pour son bonheur.

H. B.

Extrait de « Les Forêts »

Le voyageur qui, venant d'Europe, pénètre dans une des vastes forêts du Canada ou de l'un des Etats du Nord — le Maine, l'Ohio ou le Michigan, — se sent aussitôt saisi d'une profonde émotion : il s'étonne, il regarde, il écoute, il s'extasie. Sous ces hautes voûtes de feuillage supportées par d'innombrables fûts de pins et de chênes qui s'élançaient d'un seul jet, dans un air immobile et une lumière amortie, réduite à un doux crépuscule, au milieu d'un silence tel qu'il croit n'avoir jamais jusqu'alors connu le silence, il goûte avec délices la complète solitude et l'indépendance absolue. Il se croit transporté dans un monde nouveau, et il est lui-même un nouvel être ; il lui semble que des chaînes et des fardeaux pesaient naguère sur lui et qu'il en est tout à coup délivré ; pour la première fois il est libre et vraiment en tête-à-tête avec la Nature.

Châteaubriand, nouvellement débarqué en Amérique, et traversant une forêt pour se rendre d'Albany à la cataracte du Niagara, a éprouvé bien vivement ces impressions. « J'allais, a-t-il écrit dans son journal, j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant à moi-même : Ici plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons... Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages... Courez vous enlever dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois, gagnez votre pain à la sueur de votre front : moi, j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée ! » Et pour se prouver qu'il était rétabli dans ses droits originels, il se livrait à mille actes d'indépendance ; sa joie allait jusqu'au délire ; son guide (un civilisé) le croyait fou.

Alexis de Tocqueville, voyageant avec un ami, M. G. de Beaumont, dans le Michigan, et remontant en canot un bras de la Saginaw à travers une immense forêt, ressentit le même enchantement. « Le désert était là, dit-il, tel qu'il s'offrit aux regards de nos premiers pères : une solitude fleurie, délicieuse, embaumée, magnifique demeure, palais vivant bâti pour l'homme, mais où le maître n'avait pas encore pénétré. Le canot glissait sans effort et sans bruit. Il régnait autour de nous une sérénité, une quiétude universelle. Nous-mêmes nous ne tardons pas à nous sentir comme amollis à la vue d'un pareil spectacle.

Aucun voyageur n'échappe à la séduction de la forêt vierge ; impétueusement l'homme civilisé y sent se réveiller en lui des instincts primitifs qui n'étaient qu'assoupis ; il croit ressaisir le bonheur.

LESBAZEILLES.

(Les forêts, pages 182, 183 et 184.)

CORRESPONDANCE

Un lecteur de Marseille nous pose les questions suivantes, que nous reproduisons telles qu'elles sont formulées :

Quelle est la différence entre le retour à la Nature et l'état primitif ?

Comment l'autorité, ou, comme vous dites, la Civilisation, a-t-elle pris naissance ?

A la première interrogation nous répondons qu'il faut d'abord s'entendre sur le mot : retour à la Nature. A notre sens, le retour à la Nature comporte en premier lieu la reconstitution de l'état naturel de la Terre, c'est-à-dire, la libre végétation de toute la flore originaire, réglementant le régime aquatique et climatique, et assurant l'abri et l'alimentation de la faune originaire.

Nous renvoyons le lecteur désireux de se renseigner sur ces points, aux traités de botanique et de zoologie des différentes contrées.

Il y verra que proportionnellement au chiffre de la population maxima, la Terre peut, dans ces conditions, donner l'alimentation à tous, alimentation variée, abondante, spéciale et particulière à chaque saison.

Ce que nous entendons par « Etat naturel de la Terre », c'est donc le sol avec ses conditions topographiques respectées, ses hauteurs et ses bas-fonds ; avec ses fleuves et rivières non endigués ni enserrés ; avec ses lacs ; avec ses marais même, dont l'utilité échappe à l'aveuglement de nos intérêts civilisés ; l'état naturel, c'est la forêt protectrice abritant les innombrables petits végétaux dont se nourrissent les différentes catégories d'animaux ; et l'état naturel de l'homme, c'est la libre possession de la terre et de ses produits, végétaux, animaux et minéraux, de tout ce qu'il trouve à sa surface, et en cela nous parlons des minéraux mêmes qu'il peut recueillir à fleur de terre et suffisamment pour ses réels besoins. Pour l'homme, l'état naturel, c'est, après la satisfaction des besoins physiques, le libre exercice de ses facultés intellectuelles ; mais que ceci soit bien établi : libre exercice, c'est-à-dire qu'il exécutera tel acte ou accomplira telle fonction que lui suggérera son besoin ou sa fantaisie, mais avec l'orientation de son système sensitif, qui le guidera dans la recherche des sensations. C'est alors que l'homme toujours désireux d'éprouver des impressions agréables, évitera instinctivement tout ce qui pourrait heurter, froisser et altérer son organisme, et c'est ainsi que, doué du sens d'ingéniosité, il est certain qu'il se livrera à l'exécution de choses artificielles, mais seulement de ce qui ne pourra nuire à sa santé, tout en lui apportant relativement à la somme de labeur dépensée une somme de satisfaction, sinon supérieure, du moins égale ; en un mot il faudra qu'il trouve dans ce que l'on pourrait nommer cet échange entre ses facultés et ses désirs, un réel bénéfice et des avantages amplement compensateurs des efforts opérés.

Voici donc ce que nous entendons par Etat naturel de la terre et Etat naturel de l'homme ; c'est l'Etat perpétuel, c'est l'Etat normal, primordial.

En tenant compte des conditions établies par les phases de formation, l'état primitif fut également l'état naturel, mais l'inéluctable loi du mouvement impliquant la transformation, il est impossible de confondre état naturel successif avec état naturel primitif.

Pour être plus précis, nous dirons que la Terre à l'époque tertiaire était couverte d'une végétation spéciale à la formation de son sol un peu mou, et de son atmosphère humide et chaude. C'était bien la Terre à l'état naturel, mais c'était l'état naturel primitif.

Lorsque plus tard, à l'époque quaternaire, le sol eut, par des explosions souterraines, sa configuration transformée en hauteurs et en bas-fonds, la végétation se produisit selon l'altitude et la latitude, une nouvelle flore s'établit, de même que le règne animal se modifia : ce fut toujours l'état naturel, qui pour nous doit être considéré comme antérieur et primitif, mais qui était successif relativement à l'époque tertiaire.

Si nous parlons de l'homme, il faut également considérer que, sujet à la loi du mouvement comme tout autre produit de la Nature, il a subi des transformations diverses et heureuses tant qu'il s'est trouvé à l'état naturel; aussi, en raison de ces transformations, n'est-ce pas l'état primitif de l'homme qu'il est possible de revendiquer, mais bien les conditions naturelles d'existence qui lui permettraient, comme à l'état primitif, de suivre le développement normal si heureusement commencé, et qui lui assureraient, avec la santé et la force, un perfectionnement physique qui a subi un arrêt et même un recul pendant les périodes dites de civilisation.

Mais pour se convaincre de cela, il faut rejeter la fable de la misère naturelle et abandonner la conviction que la production artificielle, c'est-à-dire la civilisation, a tiré l'homme d'une situation lamentable pour le placer dans une autre beaucoup plus favorable. Il faut par l'examen, un examen bien simple, constater la richesse de la production naturelle, et alors apparaît l'inutilité de la production artificielle avec son cortège d'accidents et de maladies.

Maintenant passons à la deuxième question qui nous est posée.

Notre interlocuteur nous demande comment l'autorité a pu s'établir.

Contrairement à l'opinion générale et en nous basant sur les conditions naturelles, le raisonnement nous indique que l'abus de la force brutale n'a pas été pratiqué tant que l'humanité est demeurée à l'état naturel. Il est inadmissible que l'homme ait pensé à soumettre son semblable tant qu'il n'a eu à convoiter que les produits de la Nature, et il n'a pas eu à les convoiter, vu leur abondance; mais nous rappelons ici qu'il est indispensable de constater cette abondance pour la parfaite clarté de cette question.

Le sentiment d'autorité et le désir de dominer furent les conséquences du système de vie basé sur l'artificiel. L'artificiel lorsqu'il est effectué sous la condition de profession, livre l'homme à une fonction uniforme toujours fastidieuse et généralement pernicieuse et dangereuse pour l'organisme, ce qui détermine chez l'homme, plutôt enclin aux choses d'agrément, le désir de se soustraire à son exécution pour l'imposer à ses semblables. C'est alors qu'il emploie la force ou la ruse, et c'est ce qui a lieu dans toutes les civilisations.

Le peu d'espace dont nous disposons en ces colonnes ne permet pas un plus grand développement sur ce sujet; nous engageons notre correspondant à consulter les nos 3 et 4 de « l'État Naturel » qui l'a traité plus complètement. S'adresser à l'administrateur, 4, rue Paul-Féval, Paris.

EFFETS ÉPOUVANTABLES

DU TRAVAIL FORCÉ

(Suite.)

Voici l'exposé des articles contenus dans le Dictionnaire des Lois au sujet du travail humain à l'âge de la plus tendre enfance, de l'adolescence, époque qui d'après les hygiénistes devrait être exclusivement consacrée au développement physique par le libre exercice des facultés naissantes.

Au lecteur conscient qui prendra connaissance de ce qui va suivre, est laissé le soin de juger du degré de fourberie et d'hypocrisie recélées dans les subterfuges employés par les dirigeants, sous couleur de législation. Les lois établies par eux offrent toutes facilités de les transgresser et les exploités qui les comprennent bien ainsi n'ont garde de manquer de le faire.

Que l'on en juge :

SECTION 1^{re}. — Age d'admission. — Durée du travail.

Art. 1^{er}. — Les enfants et les filles mineures ne peuvent être employés à un

travail industriel dans les manufactures, fabriques, usines, mines, chantiers et ateliers, que sous les conditions déterminées d'après la présente loi.

Art. 2. — Les enfants ne pourront être employés par les patrons ni être admis dans les manufactures, ateliers ou chantiers, avant l'âge de douze ans révolus. — Ils pourront être toutefois employés à l'âge de dix ans révolus dans les industries spécialement déterminées par un règlement d'administration publique rendu sur l'avis conforme de la commission supérieure ci-dessous instituée. (Voir ci-après, Décret du 21 mars 1875.)

Art. 3. — Les enfants jusqu'à l'âge de douze ans révolus ne pourront être assujettis à une durée de travail de plus de six heures par jour, divisée par un repos. — A partir de douze ans ils ne pourront être employés plus de douze heures par jour, divisées par des repos.

Par l'article 2 il est facile de constater que le législateur se fait complice des manœuvres susceptibles de paralyser l'énergie et la volonté de l'être humain dès l'enfance.

SECTION II. — Travail de nuit, des dimanches et jours fériés.

Art. 4. — Les enfants ne pourront être employés à aucun travail de nuit jusqu'à seize ans révolus. — La même interdiction est appliquée à l'emploi des filles mineures de seize à vingt et un ans, mais seulement dans les usines et manufactures. — Tout travail entre neuf heures du soir et cinq heures du matin est considéré comme travail de nuit. — Toutefois en cas de chômage résultant d'une interruption accidentelle et de force majeure, l'interdiction ci-dessus pourra être temporairement levée et pour un délai déterminé, par la commission locale ou l'inspecteur ci-dessus institués, sans que l'on puisse employer au travail de nuit des enfants âgés de moins de douze ans.

Ainsi donc tous les manieurs d'argent et brasseurs d'affaires rencontrés sur les marches de la Bourse, les mains chargées de liasses d'obligations, sont libres de tenir enfermés la nuit dans leurs bagnes, des enfants de douze ans et un jour (filles et garçons).

Les jérémiades des patriotes redoublent sur le cas de la dépopulation, mais ils n'ont garde de s'indigner des agissements usités envers ces victimes de l'usine, et c'est avec enthousiasme qu'ils parlent du progrès qui doit fortifier les nouvelles générations.

Art. 5. — Les enfants âgés de moins de seize ans et les filles âgées de moins de vingt et un ans ne pourront être employés à aucun travail par leurs patrons, les dimanches et fêtes reconnues par la loi, même pour rangement d'atelier.

Escamotage des articles 4 et 5 par l'article 6.

Art. 6. — Néanmoins, dans les usines à feu continu, les enfants pourront être employés la nuit ou les dimanches et jours fériés aux travaux indispensables. — Les travaux tolérés et le laps de temps pendant lequel ils devront être exécutés seront déterminés par des règlements d'administration publique. — Ces travaux ne seront dans aucun cas, autorisés que pour des enfants âgés de douze ans au moins. — On devra en outre leur assurer le temps nécessaire pour l'accomplissement des devoirs religieux. (Voir pour cette section, Décret du 22 mai 1875, ci-après.)

(A suivre.)

HONORÉ BIGOT.

Nous avons reçu :

La Coopération des Idées, revue mensuelle. Administration, 17, rue Paul-Bert. — Le numéro 0 fr. 20 centimes.

L'Idée Théosophique, rédacteur-fondateur : Octave Berger, 46, rue Saint-Jean, à Bruxelles. — Le numéro 0 fr. 25 centimes.

L'Humanité Intégrale, 20, rue Trudaine. — Le numéro 0 fr. 40 centimes.

L'Explorateur, Gazette Universelle, bimensuelle, 14, rue Chabrol. — Le numéro 50 centimes.

Moderni Revue, Rédaction et Administration à Prague, 1-278 (Bohême), Autriche.

Le Bulletin de la Presse, organe hebdomadaire, professionnel des publicistes. Directeur : E.-G. Raymond, rédacteur en chef : A. Billard, 21, quai Saint-Michel, Paris. — Le numéro 0 fr. 25 centimes.

Vient de paraître : n° 17, la *Nouvelle Humanité*, revue libertaire autographiée publiée par souscriptions volontaires. Rédaction : Henri Zisly, Henri Beau-lieu, etc.

Adresser toutes communications, librairie Roffé, angle des rues Ramey et Flocon, Paris.

Vu l'abondance des matières, les articles de Tchandal et d'Henry Zisly sont remis au prochain numéro.

Journaux ayant annoncé la publication du « *Naturien* »

Dépêche Républicaine (Besançon).

Petite République.

Lanterne.

Libre Parole.

La Cloche.

L'Eclair.

Intransigeant.

Père Peinard.

Tribune Libre (Amérique).

Humanité Intégrale.

Nouvelle Humanité.

L'Enclos.

Parti Ouvrier.

Freedom (Londres).

Montmartre-La-Chapelle.

L'Aurore.

Le Cravacheur.

L'Etat Naturel.

A LIRE

Dans *La Presse*, 24 avril 1898, page 2, 1^{re} colonne :

Autour de la guerre.

Une déclaration d'un des monstres tels que seules en produisent les civilisations, le boucher Weyler, bandit espagnol.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse « qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

Hector Malot (ZYTE, p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de l'Argus, 14, rue Drouot, Paris. — Téléphone.

L'Argus lit 5.000 journaux par jour.

Communications diverses

Les *Naturiens* se réunissent hebdomadairement, 4, rue Paul-Féval et 183, rue Saint-Antoine.

En vente, à la librairie Roffé, angle des rues Flocon et Ramey, les *Tablettes d'un Léopard*, par Paul Paillette.

LE NATURIEN est en vente à PARIS dans tous les kiosques.

A MARSEILLE, s'adresser au crieur des journaux libertaires, J.-B. Corradi. On trouve aussi le *Naturien* au Bar des Vignobles, passage des Folies-Bergères, et au kiosque Mercier, rue Hoche, en face la rue de Crimée.

Ainsi que chez les camarades des villes citées ci-dessous :

BORDEAUX : Albert Lacroix, rue Dondon, 10.

NÎMES : E.-J. Villeméjane, rue Cotelier, 6.

TOURS : G. Rétif, Administration du *Réveil Social* d'Indre-et-Loire, 38, boulevard Thiers.

AGEN : Blouin, kiosque n° 3, place du Marché.

ROUBAIX : Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux.

DIJON : Brasserie Dijonnaise, 2, rue de la Gare.

LIMOGES : Barian, 3, boulevard Saint-Maurice.

SAINT-NAZAIRE : Auguste Maillet, 53, rue du Bois-Savary.

LE MANS : Henry Liger, 46, rue Denfert-Rochereau.

MONTPELLIER : Louis Gervais, 21, rue Subleyras.

ANGERS : Place de la République, 7.

Souscription ouverte par le *Naturien* en faveur du camarade Spirus-Gay.

Reçu : de Léon Saunier 2 fr. 50, Henry Zisly 1 franc.

Reçu : en faveur du *Naturien*.

Un camarade 1 franc, Henry Zisly 1 franc, un enfant de la Nature 0 fr. 50, Léon Saunier 2 fr. 50.

Le *Courrier de la Presse*, 21, boulevard Montmartre, Paris, fondé en 1880. — Directeur : A. Gallois.

Téléphone n° 101.50.

Fournit coupures de Journaux et de Revues sur tous sujets et personnalités. Adresse télégraphique : Courpress Paris.

Le *Courrier de la Presse* lit 6.000 Journaux par jour.

— Le n° 4 de l'État Naturel a paru récemment; pour le recevoir, s'adresser à l'Administration du journal, 4, rue Paul-Féval, Paris.

— Plusieurs camarades ont l'intention de fonder une colonie naturienne. Envoyer adhésions et cotisations à E. Gravelle, 4, rue Paul-Féval, Paris; A. Fouques, 19, rue Saint-Cyprien, Toulon.

L'Imprimeur-Gérant : GUSTAVE MAYENCE.

Paris. — Imprimerie : 14, rue des Ecoiffes.